

LE LIEN

Bulletin de liaison de la section
d'entomologie et autres divisions
de la zoologie – nature – environnement.

SOCIÉTÉ D'HORTICULTURE
ET D'HISTOIRE NATURELLE
DE L'HERAULT

N°116 juin 2005

Adresser toute correspondance à M. Emerit, 464, F rue de la pépinière, 34000 Montpellier

Jules Verne et les savants



Le professeur Aronnax (à droite) et l'ingénieur Némô, capitaine du
« Nautilus », observant une pieuvre géante (Gravure extraite de
« 20.000 lieues sous les mers », Hetzel ed .

Réunion tous les premiers jeudis de chaque mois (sauf juillet et août, ou annonce préalable) au local
du Parc à Ballons à 18 heures. **Présidents** : M. Emerit, tél :04.67.722641 – G.L. Lhubac , tél. 04.67.851239

Jules Verne et les savants

par Michel Emerit.

A l'occasion de « **l'année de Jules Verne** », j'évoquerai ici les idées que ce prodigieux conteur avait à l'égard des savants, et en particulier des naturalistes. Les 57 livres des « voyages extraordinaires » arrivent à une époque où les médias s'intéressent particulièrement à la découverte du monde. On est en pleine expansion coloniale. De plus, la science et l'industrie font un bond prodigieux. Aussi, des anticipations fondées sur les voyages et les progrès de la science sont-elles vouées à un succès retentissant. Il y avait une place à prendre dans ce domaine, une « niche », comme diraient les écologistes.

La mystique scientifique de Jules Verne est celle de son époque : Les progrès de l'industrie suivent ceux de la science des savants et ne doivent jamais s'arrêter. Ils aboutissent à une maîtrise graduelle de l'environnement, source de bien-être accru pour l'humanité. La nature de toute façon, est inépuisable, et il n'y a pas de crainte d'appauvrissement de ce côté-là, contrairement à ce que l'on pense aujourd'hui. L'homme « bien né » ne peut être stérilisé ou déshumanisé psychologiquement par les progrès de la science puisqu'il s'appuie sur Dieu, un Dieu qui est le grand patron en définitive : Les trois livres pilotes que le capitaine Némoto met à la disposition des naufragés de son île, en tant que kit de survie, sont un dictionnaire de sciences naturelles en six volumes, un atlas...et la Bible.

En fait, cette mystique faisant de la science un moteur de bien-être s'imposait encore 50 ans après la mort de Jules Verne et j'en ai moi-même été imprégné comme tant d'autres de ma génération. La bibliothèque de famille s'ornait de magnifiques livres de la collection Hetzel qui étaient autant de contes de fées modernes, lus et relus, et qui ont fait que beaucoup d'entre nous sont devenus des scientifiques. Il a fallu la seconde guerre mondiale avec ses bombes atomiques, ses décolonisations et la décadence du prestige des civilisations industrielles pour détruire cette mystique, mais elle a laissé des regrets dans beaucoup d'esprits. Cela explique que ces dernières années, Jules Verne ait été transposé à l'écran et qu'on l'ait abondamment réédité, avec la plupart du temps la restitution intégrale de l'émouvante iconographie originale.

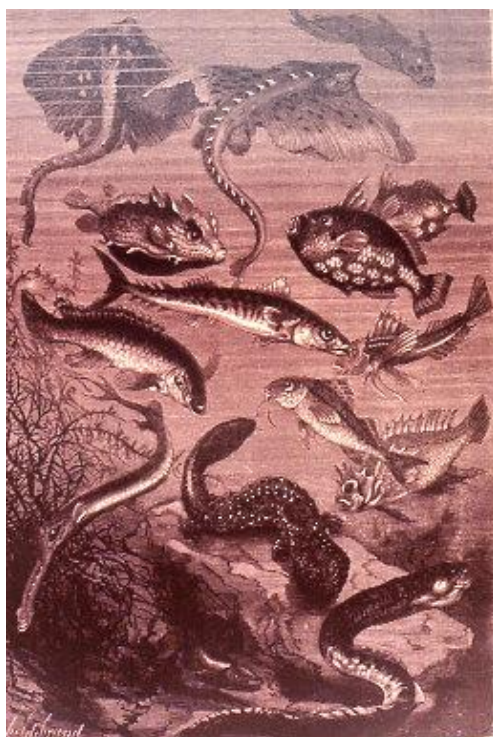
Au sujet de cet auteur qui a tant fait pour la diffusion d'une certaine forme de vulgarisation scientifique, deux questions peuvent se poser : Était-il lui-même un savant ? Aimait-il réellement et comprenait-il les savants ?

Jules Verne était-il un savant ?

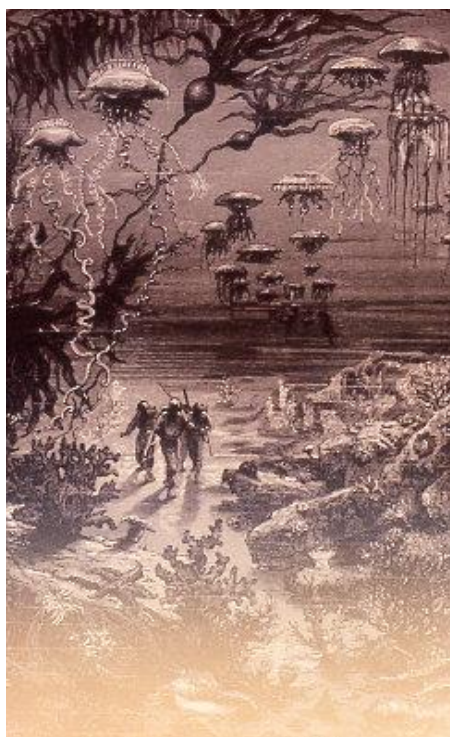
En tout cas, son milieu familial ne l'y prédisposait pas : une famille bourgeoise et casanière de Nantes, à vocation de juristes ; mais l'enfant rêve d'aventures, et fait même une fugue d'adolescent pour aller s'embarquer sur un voilier ; puis il revient dans le droit chemin, fait des études de droit, et finit par devenir écrivain, un écrivain qui crée des pièces de théâtre, des opérettes... des œuvres littéraires. La science-fiction viendra plus tard. Ce n'était donc pas un savant, et il n'a jamais fréquenté de savants, à l'exception du frère de l'astronome Arago. Toutes ses connaissances scientifiques, c'est par la littérature de vulgarisation des autres qu'il en faisait l'acquisition (et il travaillait beaucoup), ce qui assimilait sa tâche à celle d'un journaliste spécialisé, un journaliste pédagogue. Beaucoup de ses savants, portes parole de lui-même, font d'interminables exposés devant un auditoire attentif. Ce sont des puits

d'érudition, avec une mémoire prodigieuse. Le géographe Paganel, des « Enfants du capitaine Grant », lancé comme une locomotive, ne cite pas moins de 72 noms d'explorateurs du continent australien pour gagner un pari ! Dans ces digressions, toute l'information est casée de gré ou de force, coupant l'action du roman de façon agaçante pour le lecteur pressé de savoir la suite. Beaucoup d'écrivains comme Victor Hugo dans « Les misérables » recouraient à ce procédé séquentiel.

Pour en revenir à Jules Verne, si l'on prend « Vingt mille lieues sous les mers », on trouve une revue indigeste de 27 poissons entassés dans deux pages de texte. Il y a de plus dans cette énumération aucun respect des conditions de vie de ces animaux : On y voit entre autres cohabiter des poissons de pleine eau avec des poissons de fond sableux (tétrodons), de fonds rocheux (rascasses) ou d'herbiers (hippocampes). De telles licences, retrouvées dans les planches des anciens Larousse qui ont fait la joie de notre enfance étaient admises, et la



Fond marin



promenade en scaphandre

dernière planche sous-marine de ce genre que j'ai pu voir se trouvait dans la série « The world who's live in » de la revue « Life », éditée dans les années 60.

(Gravures Hetzel)

Certaines affirmations font sourire : Dans « Les aventures du capitaine Hatteras », on apprend que la défense conique du narval sert à scier les champs de glace, que la baleine blanche engloutit des mollusques (alors qu'elle ne se nourrit que de plancton), et les gastronomes apprennent dans « 20.000 lieues sous les mers » que « *l'huître est le seul mets qui ne provoque jamais d'indigestion. En effet, il ne faudrait pas moins de 16 douzaines de ces mollusques acéphales pour fournir les 315 grammes de substance azotée nécessaires à la nourriture d'un seul homme* ». Bon appétit !

L'argumentation est souvent entaché de naïveté, voire d'ésotérisme. Lors d'une sortie du « Nautilus », un passager du capitaine Némó découvre, une coquille sénestre, donc enroulée dans le mauvais sens et très rare. Jules Verne constate : *« On sait que la dextrosité est une loi de la nature. Les astres et leurs satellites, dans leurs mouvements de rotation et de translation se meuvent de droite à gauche ; l'Homme se sert le plus souvent de sa main droite que de sa main gauche . Or la nature a généralement suivi cette loi pour l'enroulement de ses coquillages ».*

Quittons le monde marin. Les îles désertes, chères aux romans d'aventure, sont peuplées d'une multitude d'animaux et dans « l'île mystérieuse », située en plein Pacifique, il y a un plaisant mélange d'espèces antarctiques, est-asiatiques, australiennes et sud-américaines. Jules Verne s'en tire en disant que cette île, pas plus grande que Malte, est en fait un mini-continent, un vestige d'un hypothétique continent austral et là, il y a une prescience de génie car il faudra attendre 1915 pour que Wegener émette sa théorie de la dérive des continents.



L'arbre aux serpents

Pour rester dans l'exemple de la zoologie, les pays, lorsqu'ils ne sont pas imaginaires sont à vrai dire, beaucoup mieux traités , à l'exception peut-être de l'Afrique qui est mise en scène dans le premier roman de l'auteur (« 5 semaines en ballon », paru 12 ans avant « l'île mystérieuse »). Certaines descriptions sont horribles : Un naufragé sur les bords du lac Tchad se trouve perché sur un arbre bourré de serpents, mais cela ne suffit pas. Après avoir échappé aux serpents : *« Là, il eut à subir les atroces piqûres de myriades d'insectes : mouches, moustiques, fourmis longues d'un demi pouce y couvrent littéralement la terre. Au bout de deux heures, il ne restait pas à Joe un lambeau du peu de vêtements qui le couvraient : les insectes avaient tout dévoré ! ce fut une nuit terrible..pendant ce temps, les sangliers, les buffles sauvages, l'ajoub, sorte de lamantin assez dangereux , faisaient rage dans les buissons et sous les eaux du lac. Le concert des bêtes féroces retentissait au milieu de la nuit. »*

Bien sûr, il faut faire la part de ce qui ressortait de l'insuffisance des connaissances de l'époque et qui nous fait sourire maintenant. Jules Verne n'en est pas responsable. Revenons à l'Afrique qui est un pays malsain qu'il vaut mieux

survoler car, comme dit le docteur de l'expédition :

« s'il nous fallait marcher sur ce chemin détrempé, nous nous trainerions dans une boue malsaine...nous aurions l'air de spectres et le désespoir nous prendrait au cœur...le jour, une chaleur humide, insupportable, accablante, la nuit un froid souvent intolérable et les piqûres de certaines mouches dont les mandibules percent la toile la plus épaisse et vous rendent fou ! ». Or, l'un des passagers du ballon attrape le paludisme, et le seul moyen de guérir le paludisme, c'est d'élever le ballon au dessus de la nappe de brouillard qui est cause

de la maladie. « *Trois heures plus tard, la prédiction du docteur se réalisait. Kennedy ne se sentit plus aucun frisson de fièvre, et déjeuna avec appétit. Voilà qui enfonce le sulfate de quinine ! dit-il avec satisfaction !* ». Evidemment, il faut attendre 1893 pour que Laveran découvre la cause réelle de cette maladie !

Je ne puis résister au plaisir de citer une autre affirmation bio-climatologique de Jules Verne, qui relève de la pure poésie (il s'agit du climat australien) : « *Je ne parle pas des qualités hygiéniques de ce continent australien si riche en oxygène et si pauvre en azote (!) : il n'y a pas de vents humides et la plupart des maladies y sont inconnues...et ici le climat a une qualité invraisemblable : il est moralisateur ! ...ici les métaux ne s'oxydent pas à l'air, les hommes non plus. Ici, l'atmosphère pure et sèche blanchit tout rapidement, le linge et les âmes...les chevaux et les bestiaux y sont d'une docilité remarquable et les malfaiteurs, transportés dans cet air vivifiant et salubre s'y régénèrent en quelques années..* » (Les enfants du capitaine Grant).

On pourrait faire un livre avec de tels exemples, mais qui serait tendancieux, car quel enthousiaste n'a-t-il jamais commis de telles exagérations ?

Il faut dire maintenant que bien que Jules Verne s'amusait beaucoup à enseigner par l'entremise de ses savants quelque chose qui évoquait plutôt le cabinet de physique amusante du dix-huitième siècle, il tenait surtout à ses évocations de voyage ou de pays étrangers. Beaucoup de ses romans (« Deux ans de vacances », « Kéraban le têtu », « famille sans nom », « le testament d'un excentrique », « Michel Strogoff », « les forceurs de blocus » pour n'en citer que quelques uns, ne mettent en jeu ni savants ni science. Dans d'autres, la science reste en filigrane, comme dans « Le tour du monde en 80 jours », où elle ne sert qu'à dénouer l'histoire, sans l'intervention d'ailleurs d'aucun savant !

Cette évocation de voyages, c'était un défoulement de sa vie tranquille à Amiens, petite ville de province où l'auteur a vécu toute son existence ; mais il ne faut pas croire pour cela qu'il ne voyageait pas : S'il n'avait pas été dans tous les pays qu'il a décrit, il avait sa vie durant, fait plusieurs croisières et visité la Méditerranée, l'Atlantique et la Mer du Nord. Il était allé en Norvège, en Islande, aux Etats-Unis et c'est pour cette raison que ses capitaines, ses marins et divers autochtones décrits des pays visités font « plus vrai », moins caricatural qu ses savants.

Ses savants, les aimait-il vraiment ?

Jules Verne aimait-il les savants ?

Dans tous ses romans, il y a une opposition nette entre le savant et l'ingénieur.

L'ingénieur est la plupart du temps sympathique, très compétent. C'est lui qui dénoue les situations difficiles par des bricolages ingénieux. L'aérostat du premier roman de Jules Verne est bloqué dans une nuit profonde au dessus d'un village plein de nègres féroces : il faut à tout prix éclairer la scène : Que fait l'ingénieur de service ? Il se sert tout simplement de la pile qui sert à fabriquer l'hydrogène du ballon par électrolyse pour créer un arc électrique. C'est assez tiré par les cheveux, irréalisable avec une simple pile.. mais cela marche, du moins dans le roman !

C'est aussi un ingénieur, Cyrus Smith, qui gagne l'île mystérieuse en ballon (déjà les ballons sont très aimés par Jules Verne !) et, naufragé sur cette île, reconstitue une civilisation technique à partir de rien. Il y a là une croyance en la toute puissance de l'homme motivé, qui grâce à la science et à la connaissance technique (mot que je souligne) peut sortir de n'importe quelle situation et dompter n'importe quelle nature. Quel contraste avec d'autres naufragés que l'on trouve aussi dans Jules Verne et qui tombent dans une déchéance totale !

Quand les ressources de la science sont inopérantes pour donner un dénouement heureux au suspense, le « bon » ingénieur s'en remet à Dieu et c'est souvent un « Deus ex machina » qui arrange les choses, comme l'arrivée au bon moment d'un bateau sauveteur que l'on attendait pas (« Les enfants du capitaine Grant », « l'île mystérieuse », « les aventures du capitaine Hatteras »). Dieu est pour Jules Verne l'ingénieur suprême et le savant idéal est un savant bien pensant, et à goûts classiques comme ceux de l'écrivain.

Beaucoup d'ingénieurs de Jules Verne sont donc sympathiques et animés d'idées généreuses, croyance en Dieu, foi dans une mission de l'humanité tournée vers le progrès ; mais il y a les autres !

Des ingénieurs sont dangereux pour la société par leurs inventions mises au service d'une soif de puissance (« Le maître du monde »). Dans bien des cas, cet instinct est exacerbé par un rejet de la société elle-même, soit qu'elle brime l'inventeur (comme Robur le conquérant qui n'arrive pas à faire triompher ses conceptions du « plus lourd que l'air », face aux partisans des ballons et dirigeables). Ou bien, il a un compte à régler avec cette société : le capitaine Némó, inventeur du « Nautilus » est un ancien prince indou dont la famille a été massacrée par les Anglais et qui poursuit cette puissance sur toutes les mers du globe.

S'il n'est pas dangereux, l'ingénieur est inquiétant en filigrane : Pour aller dans la Lune, Barbicane conçoit un énorme canon. sa spécialité, pour une fois transcendée, n'est-elle pas de concevoir des engins de mort ? En fait, c'est un marchand de canons.

Etre ingénieur pour Jules Verne, n'est pas forcément d'avoir fait de brillantes études. On peut être simplement un ingénieur génial, un « self made man » teinté de fantaisie et ne dédaignant pas de s'exhiber dans des mises en scène théâtrales. Il semblerait que ce personnage soit une projection de Jules Verne lui-même, car n'était-il pas un homme à imagination fertile, et riche en fantaisie ? Il était d'ailleurs l'ami d'un homme de ce genre, Nadar, génial inventeur en photographie de la veine des Edison et des frères Lumière. Barbicane serait de ce type-là, ainsi que Michel Ardan qui se joint à lui dans son obus lunaire. Ces inventeurs avaient d'ailleurs la faveur du public, et celui-ci en faisait un stéréotype erroné du savant, que l'on retrouve encore dans des bandes dessinées actuelles.

En somme, dangereux ou pas, l'ingénieur de Jules Verne est un personnage **actif** et **respecté** (ou au moins, **craint**), mais jamais falot ni ridicule.

Et le savant proprement dit ? Ce personnage qu'actuellement on placerait dans le domaine de la recherche théorique.

A défaut d'ingénieur, ce savant a une place obligatoire dans les romans scientifiques de Jules Verne, car ceux-ci sont comme la scène d'un théâtre Guignol. Les personnages ne sont pas du tout vrais ni nuancés sur le plan psychologique. Ils ont des réactions fondées sur

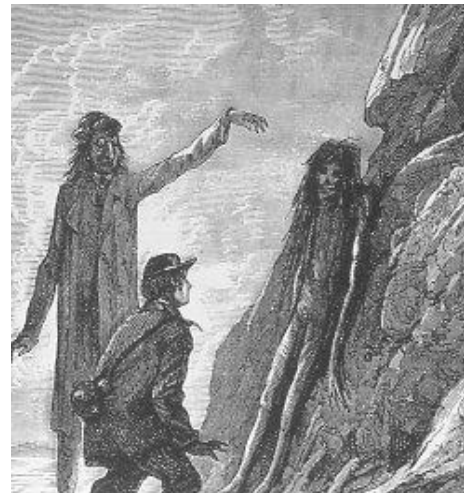
des conventions très strictes, un peu à la manière des héros des bandes dessinées ou des dessins animés. Ce qui compte, c'est le message pédagogique, enjolivé par l'action. Dans un théâtre Guignol, il faut un gendarme, une sorcière, un concierge... Le savant de Jules Verne est là, soit en tant qu'archétype pittoresque soit pour servir de support à un message scientifique. C'est souvent un simple pédagogue.

Le savant est souvent polyvalent, mais c'était la règle à l'époque pour les disciplines scientifiques. Les naturalistes par exemple couvraient toutes les disciplines naturelles, le vivant dans son ensemble, mais aussi la géologie, avec aussi des incursions dans le domaine de la physique dite « amusante » : C'est un héritage des cabinets d'histoire naturelle du 18^{ème} siècle.

Le pur savant, vu par Jules Verne, appartient à deux catégories : le type **actif** et le type **passif**.

Il y a d'abord des personnages saisis d'une sorte de folie à la suite des pouvoirs que leur confèrent une découverte ou une fortune subite. ils rejoignent en cela le bestiaire des ingénieurs maudits :

Le tyrannique professeur Lindenbroock à la suite de la découverte d'un manuscrit, entraîne au centre de la Terre son neveu, arraché à sa fiancée. Ses entreprises sont folles, hasardeuses mais heureusement à chaque fois tout se termine bien.



Le professeur Lindenbroock, découvrant l'ancêtre de l'Homme au centre de la terre

Le malicieux et inquiétant docteur Ox plonge toute une ville dans la folie en la submergeant de son gaz hilarant.

Dans « Les 500 millions de la bégum », l'horrible docteur Schultz, ex physiologiste devenu physicien fait un héritage fabuleux qui l'amène à créer une ville industrielle en Amérique du Sud. Dans cette ville, on y fabrique des canons mais aussi des armes secrètes de destruction massive, dont la fusée à étages (imaginée ici pour la première fois). Schultz est un prussien, et il veut détruire la ville du docteur Sarrazin, bon Français à âme généreuse qui a créé à quelque distance une cité où il fait bon vivre, un modèle d'urbanisme, la « Brasilia » de Le Corbusier avant la lettre. Schultz qui déteste ce Français, son ennemi héréditaire, envoie sur la ville de Sarrazin un énorme obus pour l'anéantir, mais il a oublié que cet obus est trop rapide ; il manque la ville et tourne éternellement autour de la terre sans y tomber, tout comme le « sputnick » un siècle après !

L'autre type de savant, vu par Jules Verne, à une exception près est un être **passif, ridicule, pédant, désintéressé** et incroyablement **distract** : C'est une sorte de parasite que les voyageurs traînent avec eux comme un boulet et qui commet les pires bêtises, mais arrange quelquefois les choses malgré lui. Son nom et son accoutrement sont ridicules, et il est souvent maigre et sec. Evoquons quelques-uns de ces personnages pittoresques.

Voyons le cas de Paganel, illustre géographe embarqué avec les enfants du capitaine Grant : « *Cet homme, grand sec et maigre, pouvait avoir 40 ans. Il ressemblait à un long clou à grosse tête. Sa tête en effet était large et forte, son front haut, son nez allongé, sa bouche grande, son menton fortement busqué. Quant à ses yeux, ils se dissimulaient derrière d'énormes lunettes rondes, et son regard semblait avoir cette indécision particulière aux nyctalopes, et sans qu'il eut encore parlé on le sentait parler, et distrait surtout, à la façon de gens qui ne voient pas ce qu'ils regardent et n'entendent pas ce qu'ils écoutent. Il était coiffé d'une casquette de voyage, chaussé de fortes bottines jaunes et de guêtres de cuir, vêtu d'un pantalon de velours marron et d'une jaquette de la même étoffe, dont les poches innombrables semblaient bourrées de calepins, d'agendas, de carnets, de portefeuilles et de mille objets aussi embarrassants qu'inutiles, sans parler d'une longue vue qu'il portait en bandoulière.* »



Le géographe Paganel (à droite)

Il était coiffé d'une casquette de voyage, chaussé de fortes bottines jaunes et de guêtres de cuir, vêtu d'un pantalon de velours marron et d'une jaquette de la même étoffe, dont les poches innombrables semblaient bourrées de calepins, d'agendas, de carnets, de portefeuilles et de mille objets aussi embarrassants qu'inutiles, sans parler d'une longue vue qu'il portait en bandoulière.

Ce Paganel est un incroyable distrait. Il s'est déjà embarqué par erreur dans le navire des héros qui va au Chili. Alors, pour se débrouiller dans ce pays il apprend durant le voyage la langue espagnole...mais se trompe de livre et assimile sans le savoir le portugais à sa place !

Heureusement plus loin dans le roman, il sauve le navire en le déroutant malgré lui par distraction, ce qui permet d'échapper à un traquenard organisé par des pirates.

Dans « le rayon vert », Aristolobus ursiclos (quel nom !) est un jeune savant prétentieux et pédant, très antipathique. Il est réfractaire à la poésie. Les voyageurs s'extasiant sur une tempête en mer, voilà ce qu'il trouve à leur dire : « *...la mer ! Une combinaison chimique d'hydrogène et d'oxygène, avec deux et demi pour cent de chlorure de sodium ! Rien de beau en effet, que les fureurs du chlorure de sodium !* » . Un peu plus loin, il se met à attaquer la base d'une croix de granite à coups de marteau : « *je ne suis pas un iconoclaste, mais je suis un géologue et comme tel, je tiens à savoir la nature de cette pierre ! Un violent coup de marteau avait fini l'œuvre de dégradation : une pierre du soubassement venait de rouler au sol. Aristolobus la ramassa et, doublant le pouvoir optique de ses lunettes d'une grosse loupe de naturaliste qu'il tira de son étui, il l'approcha du bout de son nez. C'est bien ce que je pensais, voilà un granit rouge, d'un grain très serré...qui a dû être tiré de l'îlot des Nonnes...* » Même le sourire d'une statue de vierge, rencontrée dans une église ne le désarme pas, car il dit : « *Où avez-vous pris, Miss Campbell que des yeux puissent jamais sourire ? Peut-être Miss Campbell eut-elle eu envie de lui répondre qu'en tout cas, ce ne serait pas en le regardant que les siens auraient jamais cette expression, mais elle se tut. C'est une faute communément répandue, répondit Aristolobus Ursilos, comme s'il eut professé ex-cathedra, que l'on parle du sourire des yeux, ces organes de la vue sont précisément dépourvus de toute expression, ainsi que nous l'apprend l'oculistique. Exemple : posez un masque sur un visage, regardez ces yeux à travers ce masque, je vous met au défi de reconnaître si ce visage est gai, triste ou sévère. Et si j'avais un masque...* »

A la fin, c'en est trop. On est exaspéré, et on lui dit : « *Vous n'êtes pas sans savoir, monsieur, que quelques savants ont traité scientifiquement cette question si palpitante : De l'influence des queues de poisson sur les ondulations de la mer ? ..Eh bien, monsieur, en voici une autre que je recommande tout particulièrement à vos savantes méditations : De l'influence des instruments à vent sur la formation des tempêtes !* »

Dans le roman « Un capitaine de quinze ans », « cousin Benedict » est un entomologiste ridicule, à lucarne très étroite même dans sa spécialité car, partant pour la



Cousin Bénédic à la chasse aux insectes

Nouvelle Calédonie, « on lui avait bien recommandé une certaine araignée venimeuse, la Katipo des Maoris dont la morsure est souvent mortelle pour les indigènes ; mais une araignée n'appartient pas à l'ordre des insectes proprement dits, elle se place dans celui des arachnides, et par suite, était

sans prix aux yeux de cousin Bénédic ».

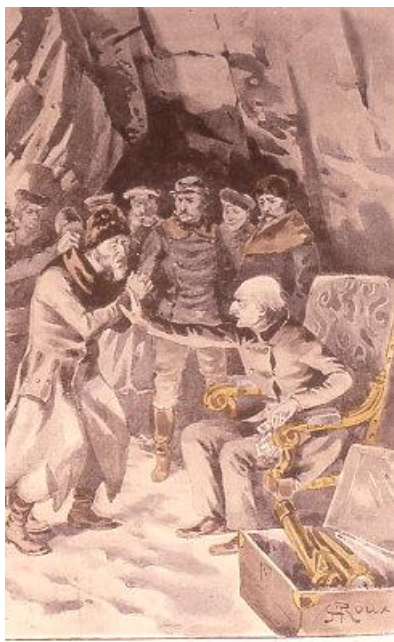
Après cela, il détecte un insecte dans la brousse : « Une envie irrésistible d'y porter la main le saisit un instant, mais il y résista. Non, non, pense-t-il, je le manquerai ou ce qui serait pis, je lui ferai du mal. Laissons le venir plus à la portée ! Le voilà qui marche ! Il descend. Je sens ses pattes mignonnes courir sur mon crâne ! Ce doit être un héxapode de belle taille. Mon Dieu, faites seulement qu'il descende sur le bout de mon nez et là, en louchant un peu, je pourrai peut-être le voir et déterminer à quel ordre, genre, espèce et variété il appartient ! ». Le cousin Bénédic, myope et distrait, traverse sans les voir toutes les péripéties du roman et finit par ramener un unique spécimen rare, piqué sur son chapeau. A son arrivée il méditait, dit Jules Verne, un énorme ouvrage sur « l'Hexapodes benedictus », un des desiderata de la science entomologique. Malheureusement pour lui, «... l'Hexapodes benedictus n'était pas un hexapode ! C'était une vulgaire araignée ! Et si elle n'avait que six pattes au lieu de huit, c'est que les deux pattes de devant lui manquaient ! Et si elles lui manquaient, ces pattes, c'est qu'en les prenant, Hercule les avait malencontreusement cassées ! Et cette mutilation réduisait le prétendu Hexapodes benedictus à l'état d'invalides et le reléguait dans la classe des arachnides les plus communes, ce que la myopie de cousin Bénédic l'avait empêché de reconnaître plus tôt ! Il en fit une maladie, dont il guérit heureusement ».

Un roman peu connu de Jules Verne, « Hector Servadac », mérite une mention spéciale. Si ce roman n'est pas connu, c'est qu'on ne l'a guère réédité, et ceci pour deux raisons :

- La première, c'est qu'il est tout à fait farfelu. On sait que Jules Verne tenait à donner un aspect de vraisemblance à ses fictions scientifiques. Comment admettre qu'une comète frôlant la Terre puisse y arracher des êtres humains, des bateaux, une forteresse avec sa garnison et même la Chapelle de Saint Louis sans aucun dommage ?..et que les mêmes êtres

humains puissent lors du retour de la comète à proximité de la Terre passer de l'une à l'autre avec une montgolfière ? Retour heureux, sinon l'histoire n'aurait pu être racontée et on aurait perdu une belle façon d'astronomie.

- La deuxième raison, la plus valable, c'est l'antisémitisme primaire de Jules Verne



Isac Hakhabuth et Palmyrin Rosette

qui annonçait le boulangisme, mais qui est tout à fait insupportable après le nazisme. Une des vedettes principales du roman est un affreux juif usurier, Isac Hakhabut : « Eh, de par le diable, c'est un juif, s'écria le capitaine Servadac. Un juif ? ça ne serait rien, répondit Ben Zouf, j'en ai connu qui ne boudaient pas quand il s'agissait de bien faire ; mais celui-là c'est un juif allemand, et du plus vilain côté de l'Allemagne ; C'est un renégat de tous les pays et de toutes les religions ». Ce juif, entraîné par la comète avec son épicerie, passe tout le roman à ruiner les autres naufragés de l'espace ...avant de s'apercevoir que la comète elle-même...est en or massif ! C'est là qu'intervient le savant de service, un astronome, bien entendu myope, maigre et ridicule, qui annonce cette nouvelle sensationnelle avec un suprême désintéressement : Selon Jules Verne, Palmyrin Rosette était *« un petit homme de cinq pieds deux pouces, amaigri sans doute, mais naturellement maigre, très chauve, avec un de ces gros crânes polis qui ressemblent au gros bout d'un œuf d'autruche ; point de barbe, si ce n'est un poil qui n'avait*

pas été rasé depuis une semaine, un nez long et busqué, servant de support à une paire de ces formidables lunettes qui chez certains myopes semblent faire partie intégrante de leur individu. Ce petit homme devait être extraordinairement nerveux ». C'est ce petit homme qui dit à son interlocuteur qui n'arrive pas à le suivre dans ses argumentations : *« On ne respire pas en mathématiques, monsieur, on ne respire pas ! »*. Les interlocuteurs ne sont pas convaincus : *« Mais, demande Ben Zouf, à quoi servent tous ces calculs que ce savant hargneux vient d'exécuter comme des tours de passe-passe ? - A rien ! répondit le capitaine Servadac, et c'est précisément ce qui en fait le charme ! »*

Les calculs de Palmyrin Rosette ne servent effectivement à rien. Avec ou sans eux, la comète revient dans la banlieue terrestre et ce sont les autres voyageurs qui conçoivent le ballon qui doivent les sauver en les passant d'une atmosphère à l'autre. Le savant est tellement déshumanisé qu'il ne désire même pas quitter sa comète et qu'il faut l'entraîner de force. Et le juif, autre être déshumanisé est puni de son avarice, car il doit abandonner son or, trop lourd pour le ballon. Tout le monde arrive ruiné, content ou pas content, sur la Terre.

Evidemment, comme dans toute chose en ce monde il y a une exception, et le bestiaire des savants de Jules Verne en comporte une : c'est ce professeur de zoologie du Muséum d'Histoire naturelle de Paris qui est emmené malgré lui avec son domestique sur le Nautilus du capitaine Némoto pour y courir les mers ; mais il ne s'agit ici que d'un personnage inexistant qui ne sert qu'à raconter l'histoire et la bizarrerie du savant est rejetée sur le domestique, au nom évocateur de « Conseil ». Cet homme est un dictionnaire vivant de sciences naturelles, bien utile pour étudier les fonds marins puisque son maître qui n'a pu, bien sûr, emporter de livres avec lui, ne peut alourdir son personnage par des aspects trop encyclopédiques : *« ..A se frotter aux savants de notre petit monde du jardin des plantes, Conseil en était venu à savoir quelque chose. J'avais en lui un spécialiste très ferré sur les classifications d'histoire*

naturelle, parcourant avec une agilité d'acrobate toute l'échelle des embranchements, des groupes, des classes, des sous classes, des ordres, des familles, des genres, des sous-genres, des espèces et des variétés. Mais sa science s'arrêtait là. Classer c'était sa vie, et il n'en savait pas d'avantage... il n'eut pas distingué je crois, un cachalot d'une baleine ! Et cependant, quel brave et digne garçon ! »

C'est sur cette note émouvante que j'arrêterai ma revue des savants de Jules Verne. Ils ont eu leur bonne place dans ce petit monde qu'un auteur resté grand enfant par certains côtés avait campé pour d'autres enfants et qui, malgré les progrès de la science, ne sera jamais complètement désuet.

*

La sortie entomologique du 21 mai au lac Salagou

Le compte-rendu de cette sortie paraîtra prochainement dans les « Annales » de notre Société. En voici un aperçu photographique :



Madame Nadiras, Roudil, Mesdames Maurel et Emerit, devant le parapluie japonais



Nadiras, au bord du lac



Un jeune, très motivé devant le battage



Une rencontre imprévue (œufs de limicole ?)